

Des jeunes transforment un abri PC en studio de rap

LIGNON Ces artistes refusent la stigmatisation de leur cité et ont créé leur propre collectif. Rencontre souterraine.

HENRI DELLA CASA

Depuis maintenant un mois, ils se retrouvent en fin de journée dans le sous-sol d'une école primaire du Lignon. Là, un ancien abri de la Protection civile est devenu un studio de hip-hop des plus convaincants.

Soutenus financièrement par la commune et quelques entreprises qui les ont aidés à acquérir du matériel d'enregistrement, A-sin, Meija, Rebeu des Bois et le reste du collectif de rap Clan-

«Si des jeunes manquent d'argent pour un projet, qu'ils viennent nous voir»

A-SIN, DU COLLECTIF CLANDESTIN

destin ont aussi utilisé le système D pour mettre au point leur local. Les cartons d'œufs font office de mur d'isolation et les meubles ont été récoltés par-ci par-là. Et même si le local manque, comme l'explique Meija, d'un synthé, d'une table de mixage ou d'un bon micro, les sons s'enchaînent plus facilement que dans la chambre de l'un d'eux, où ils rappaient auparavant.

Visibles sur YouTube

Derrière ce projet artistique, se cache surtout l'envie de montrer une image positive des jeunes du Lignon, loin des clichés



Le collectif Clandest'in. «Ces jeunes sont aujourd'hui considérés comme des adultes», se réjouit leur éducateur Djamel Tazamoucht (deuxième depuis la droite). (OLIVIER VOGELSAANG)

d'incivilités et de délinquance dont ils se disent victimes.

Sur ce point, A-sin explique que lui et ses partenaires auraient pu profiter de leur image négative, «car la criminalité est certainement présente ici au Lignon». Ils ont préféré opter pour un «rap conscient» et ont passé deux ans à bâtir ce studio, où Meija, un diplômé d'ingénieur du son en poche, peaufine les rythmes de Clandest'in. Un clip, *MixCité*, est d'ailleurs leur vitrine sur YouTube.

Toutefois, la réussite de ce projet ne fait pas oublier la galère des premières années à

nos rappers. «Il y a dix ans, on n'avait rien, s'énervait Abel, l'un des «anciens». On a vécu dans la m... Même aujourd'hui, certaines sociétés, avec les millions qu'ils brassent, ne nous donnent pas grand-chose. Faut pas s'exciter, tout ce qu'on a là, c'est de la récupération.» Meija calme le jeu: «C'est déjà très positif.» Abel acquiesce: à moitié: «Dans le positif, il y a pas mal de négatif.»

Martino, 22 ans, continue sur le même thème. Il dispose d'une matu commerciale, mais ne trouve pas d'emploi: «Les patrons croient que je serai une feignasse, que je piquerai dans

la caisse.» Cette réalité, Djamel Tazamoucht la connaît. Cet éducateur à la Fondation pour l'animation socioculturelle (FASc), arrivé de la banlieue parisienne, suit ces jeunes depuis longtemps. «C'est vrai qu'ils sont stigmatisés, car les gens ont la crainte du «jeune». On ne parle jamais de leur potentiel.»

L'aide précieuse de Thierry Apothéloz

Avec leur mentor, ils ont monté une association, Collectif Actif Jeune 219 (les trois derniers chiffres du code postal du Lignon), afin de gagner en crédibilité. Un petit clin d'œil sévère

aux nombreuses demandes de soutien adressées à la commune par le passé. «Les autorités de l'époque ne nous ont jamais dit qu'on serait plus facilement aidé si on avait une assoc'», déplore Meija. L'arrivée de Thierry Apothéloz à l'Exécutif verniois a fait bouger les choses. Le groupe espère aujourd'hui participer au prochain festival Vernier sur Rock. Peut-être créer le leur également. «Le Lignon, c'est ouvert. On accueillera tout le monde», souligne A-sin. «Et si des jeunes ont des projets sérieux mais manquent d'argent, ils peuvent nous contacter pour profiter de notre studio.»